



MONTEVIDEO : HISTOIRE, POESIE ET CANDOMBE



La place « Independance » au centre de Montevideo

l'Empire espagnol et l'Empire portugais. Les guerres d'indépendance contre l'Empire Espagnol dans l'ancienne Vice-royauté du Rio de la Plata, depuis 1810, et le rôle d'un diplomate britannique, aristocrate arrogant et lucide, **John Ponsonby** (1772-1855) fut centrale dans les négociations qui conduisent à la création d'un « *état tampon* » sur la rive gauche du Rio de la Plata et à la naissance de la République Orientale de l'Uruguay en 1828.

Inspiré de ce modèle de partition géopolitique sud-américaine, ce même diplomate anglais, Lord Ponsonby, obtient en 1831 un accord semblable en Europe, donnant naissance à la Belgique actuelle (Pour aller plus loin, voir l'ouvrage « *Les origines diplomatiques de l'Indépendance belge- La conférence de Londres* »).

Si ces aspects historiques peuvent susciter débats et controverses aussi bien en Europe qu'en Amérique latine, une artère de Montevideo rend hommage au lord anglais Ponsonby (nous ne savons pas si une rue de Bruxelles porte aussi son nom).

Mais il est certain que l'Uruguay a su construire au fil de son histoire une identité forte qui le distingue fort bien de ses deux voisins. Au début du vingtième siècle, un président moderniste et modernisateur **José Battle y Ordoñez** construit un

état laïque, instaure la loi du divorce, la journée de huit heures, le droit à une pension de retraite pour tous à partir de 65 ans, un congé de maternité, l'interdiction du travail au mineurs. Dans les années trente, l'Uruguay est le premier pays latino-américain à donner le droit de vote aux femmes et à légaliser l'avortement. Le surnom de « *la Suisse* » d'Amérique latine, collait bien à cette république moderne et stable.

Or, après les années soixante, l'Uruguay retrouve sa « *destinée latino-américaine* », et une histoire semblable à celle de ses voisins, luttes politiques musclées, radicalisation, répression, mouvement de guérillas et

Nous sommes arrivés au port de Montevideo depuis Buenos Aires, par un bateau de la compagnie uruguayenne, baptisé « **Francisco** » du nom du pape argentin, inauguré en septembre dernier qui traverse les 223 km, reliant les deux ports du Rio de la Plata, en deux heures et 15 minutes.

Montevideo est la capitale de la **République Orientale de l'Uruguay**. Ce « *petit pays* », né à l'intersection des voisins géants, l'Argentine et le Brésil, est issu d'une longue histoire de conflits régionaux et d'intérêts économiques qui opposaient déjà à l'époque coloniale,



coup d'Etat militaire. La démocratisation des années 80, retrouve des gouvernements issus de deux partis traditionnels du pays, les « *Blancs* » et les « *Colorados* ». Les partis de gauche, avec des dirigeants ayant été victimes d'une répression longue et féroce, en moyenne plus de douze ans en prison, de 1973 à 1985, s'unissent pour les batailles électorales et remportent d'importants succès parlementaires et municipaux jusqu'au triomphe de leur candidat en 2010, le médecin oncologue **Tabaré Vasquez**, socialiste, élu président pour la période 2005-2010. A la fin de son mandat présidentiel de cinq ans (la constitution uruguayenne interdit la réélection consécutive) c'est un autre dirigeant historique de la gauche uruguayenne, un ex-Tupamaro, **José Mujica** qui remporte l'élection et qui est élu Président pour la période 2010-2015.



Le Palais législatif uruguayen au cœur du quartier Aguada

POESIE

Montevideo est aussi une ville de poètes et de poésie. Au moins trois poètes de langue française y sont nés : **Jules Laforgue** (1860-1887), **Lautrémont** - de son vrai nom **Isidore Lucien Ducasse** (1846-1870) et **Jules Supervielle** (1884-1960). Et tous les trois sont morts à Paris.

Mais le père de la poésie uruguayenne, né et mort à Montevideo, est **Juan Zorrilla de San Martín** (1855-1931). Quoique c'est une femme uruguayenne, la poétesse **Juana de Ibarbourou**, qui règne en longévité et en réputation internationale, « *Juana de América* », au point que le billet de 1000 pesos lui est consacré. Sans oublier le poète et écrivain uruguayen préféré de Diana, Mario Benedetti (1920-2009), dont les magnifiques romans « *La trêve* » et « *L'étincelle* » ont été traduits en français. On oublie l'importance du français qui fut durant un siècle et demi, la deuxième langue du pays., mais un accord récemment signé permet à l'Uruguay d'être le premier pays d'Amérique du sud, à rejoindre les instances de la francophonie.



Paroles en actions : La poésie a droit de citer à Montevideo, au point qu'à notre arrivée nous apprenons la réalisation du « *Mondial poétique de Montevideo* » entre le 7 et le 13 Novembre, un concours sous la forme de championnat où participent des poètes des 5 continents, organisé par « *la ronde des poètes* » d'ici. Pendant 7 jours et 7 nuits, sous forme de bataille sémantique, ces poètes s'affrontent dans l'espace public (théâtres, places et centres culturels). Pour plus d'information :

www.mundialpoeticodemontevideo.uy

Mercedes Lingeri Caimi

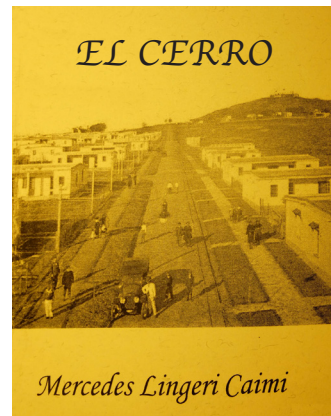
Nous fûmes aussi témoins de la pratique du français et de la poésie lors d'une rencontre avec des amis dans le barrio « *PRADO* ». **Mercedes Lingeri Caimi**, âgée de 88 ans, ancienne institutrice, nous a déclamé en français quelques vers et nous a montré ses poèmes, qu'elle continue d'écrire et qu'elle présente dans des écoles. Nous reproduisons ici « *El cerro* » tout spécialement dédié à son quartier, où elle vit encore, « *la colline* » qui est l'origine du « *mont* » vidéo. Pour elle, « *la poésie est un dialogue permanent avec la nostalgie avec ce que nous avions avant, qui n'existe plus aujourd'hui et qui sont les secrets qui glissent le soleil entre les vers des poètes* ».



« Juana de Ibarbourou » sur le billet de 1000 pesos uruguayos



Mercedes Lingeri Caimi et le livret de ses poèmes présentés en 2012



Mercedes Lingeri Caimi

Mi Cerro

este barrio mio, callado y humilde
al cual de pequeña me hube integrado
aqui he nacido, familia he formado
y tres buenos hijos al pais le he dado.
Soy parte de este cerro, de su ancho rio
de sus blancas playas y de sus caminos.
De sus cielos amplios, sus aves errantes,
del viento del sur, de estrellas brillantes.
De sus primaveras caprichosa, lãnguidas
y de su otoños llenos de nostalgia.
Pero sobre todo, de su gente amable,
cordial y sencilla, de gesto amigable.
Aqui la docencia devané en mis clases
y ella me ha dejado cosas entrañables.
Este otro poema que como otro canto,
he escrito a mi barrio al que quiero tanto.
Y cuando de mi quede, tan solo el recuerdo
que al nombrarme, digan «*elle era del cerro*».

Ma Colline

C'est mon quartier, calme et humble
Où toute petite je me suis intégrée
Je suis né ici, tout comme ma famille
et trois bons fils j'ai donné au pays.
Je fais partie de cette colline, de son large fleuve
de ses plages de sable blanc et de ses chemins.
De ses vastes cieux, de ses oiseaux errants,
du vent du sud, des étoiles brillantes.
De ses printemps capricieux, alanguis
et ses automnes pleins de nostalgie.
Mais surtout, des gens accueillants,
amicaux et humbles, aux geste conviviaux.
Voici ce que j'ai appris dans mes classes
et qui m'a laissé ces choses attachantes.
Cet autre poème comme une autre chanson,
j'ai écrit sur mon quartier que j'aime tellement.
De sorte que lorsque je ne serai que souvenir
en me nommant, on dise «*elle était de la colline*».

MUSIQUE DU PASSÉ ET FÊTES D'AUJOURD'HUI ...



Le Candombe est un rythme dérivé de la musique africaine et une partie importante de la culture uruguayenne depuis plus de deux cents ans. Le rythme candombe est créé par l'utilisation de trois tambours (tambores) : *tambor piano*, *tambor chico* et *tambor repique*. Ce rythme venu de l'Afrique avec les esclaves noirs, est toujours aussi fort dans les rues, les halls et les carnivals de ce pays enchanteur. L'Uruguay avec ses 3,2 millions d'habitants et une diaspora de plus d'un-million, est un « petit pays » de 176 280 km², entouré par ses deux voisins massifs, le Brésil, 198 millions à

l'Est, et l'Argentine, 41 millions, à l'ouest. Pour comprendre comment le candombe a pu si fortement s'insérer et évoluer dans la culture uruguayenne, on aurait besoin de tourner les pages de l'histoire de l'Afrique et de l'Amérique du Sud et examiner comment ce rythme contagieux s'est ancré sur les rives de Montevideo. Montevideo fut fondée par des Espagnols (en concurrence avec la présence portugaise) en 1724. Les esclaves africains ont été introduits dans la ville en 1750. Les racines de cette population n'était pas homogène, mais plutôt une bande multi-ethnique de l'Afrique qui était

culturellement très variée. 71% proviennent de la zone *bantu*, de l'Afrique orientale et équatoriale, tandis que le reste provenait de l'Afrique de l'Ouest *non bantu* : Guinée, Sénégal, Gambie, Sierra Leone et Ghana. Rappelons que seulement une personne sur six de ce trafic humain arrivait dans les ports où ils étaient mis aux enchères. De quoi donner *le blues*...

Candombe est ce qui subsiste de l'héritage ancestral des racines *bantoues*, apporté par les noirs qui arrivent au Río de la Plata. Le terme est générique pour toutes les danses noires, évoquant les rituels de leurs origines. Son esprit musical résume les souffrances des malheureux esclaves, transplantés en Amérique du Sud, vendus et soumis à un travail brutal. Ce sont *des âmes peignées*, abritant une nostalgie pour leur pays d'origine. On dit que les Africains appelaient leurs tambours «tango», et utilisaient ce terme pour désigner l'endroit où ils se réunissaient pour exécuter leurs danses candombe. Avec le mot «tangó», ils auraient défini le lieu, l'instrument et la danse des Noirs. Passionnés par le rythme, avec une joie fugace et naïve, la danse serait la récompense de leurs tâches difficiles.

De 1751 à 1810, Montevideo a reçu d'importants contingents d'Africains à bord des navires battant pavillon anglais et espagnol. Bien que leur culture fut rapidement réprimée par les Espagnols, leur besoin d'expression a été maintenue grâce à leur *tambor*. Mais à l'aube du 19^e siècle, **l'Establishment de Montevideo** profondément troublé par l'existence des candombes les ont interdits et sévèrement punis leurs participants, considérant les danses comme une menace à la moralité publique. En 1808, les citoyens de Montevideo ont demandé que le gouverneur réprime ces danses encore plus sévèrement et «*interdise les tangos des noirs*».

Le *tambor* du candombe est la présence de l'Afrique ancestrale en Uruguay. Le rassemblement musical est conservé aujourd'hui et trouve sa principale manifestation dans les «*llamadas*» de Barrio Sur et Palermo. Dans les sons du *piano*, le *chico* et le *repique*, les descendants d'esclaves rejoints par les descendants d'immigrés blancs ont fini par construire une identité musicale uruguayenne.

Le 28 Octobre 1846, le président de la République, **Joaquin Suarez**, abolit l'esclavage en Uruguay. Le tango développé simultanément à Montevideo et Buenos Aires, est généralement considéré comme



Salle du musée du carnaval, face au port de Montevideo

la création d'immigrés italiens et espagnols. Or, la musique du tango et les mouvements de danse qui lui sont associées ont été profondément influencés par la danse africaine et la musique de Montevideo, selon les experts... C'est là que réside une intrigante histoire musicologique sur les origines obscures du tango, l'un des genres musicaux latino-américains le plus connu. En Argentine la population noire a pratiquement disparu, décimée dans la 2^e moitié du 19^e siècle par la fièvre jaune et le recrutement militaire massif des Noirs, qui moururent dans les guerres. En Uruguay, les personnes d'ascendance africaine ont représenté environ la moitié de la population il y a deux siècles, ils sont maintenant environ 189.000 dans un pays de 3,2 millions d'habitants. Leur présence est toujours discernable.

Les *CURTIDORES* de *HONGOS* nom d'une célèbre «Murga» - carnaval de 1950

